

NOTES DE LECTURE

M. V. Stroganov (éd.), *Vojna 1812 i koncept "otečestvo". Iz istorii osmyslenija gosudarstvennoj i nacional'noj identičnosti v Rossii: issledovanija i materialy* [La guerre de 1812 et le concept de « patrie ». Contribution à l'histoire de la compréhension de l'identité étatique et nationale en Russie : recherches et matériaux], Tver, SFK-Ofis, 2012, 688 p., ill. – ISBN 978-5-91504-017-4

Quand est apparue l'expression *otečestvennaja vojna* (traduite habituellement par *guerre patriotique* [*patriotičeskaja vojna*] mais que la lecture de l'ouvrage recensé incite à traduire par *guerre nationale*), quels sont ses antécédents, comment et pourquoi le mot *otečestvo* est-il devenu un concept identitaire, comment celui-ci s'est-il réalisé dans le discours idéologique de l'époque (officiel, religieux, journalistique, historique, etc.), dans la poésie de circonstance, le folklore, les ego-documents, les écrits ou les dessins satiriques, la peinture, à quels autres concepts est-il lié ? Ce sont ces questions, pour la plupart encore inexplorées que se proposent d'élucider les auteurs¹ de cet important ouvrage, basé sur des écrits de tous genres des années 1812-1814 et sur des principes méthodologiques explicités comme suit :

Nous tâchons d'élucider non pas ce qui s'est réellement passé dans l'histoire, et comment, mais pourquoi des événements précis ont reçu une interprétation donnée dans les textes des contemporains. On peut établir combien de paysans ont participé à la guerre populaire, mais il est impossible de déterminer de manière absolument incontestable leurs motivations, qui pouvaient être les plus di-

1. M. V. Stroganov (Université d'État de Tver) est le maître d'œuvre de l'ouvrage, et le principal rédacteur, avec la participation de collègues de Tver, Moscou, Koursk, Vilnius et Fribourg-en-Brisgau.

verses : attrait du butin, défense de la propriété privée, défense des biens du seigneur, défense de la patrie. De plus, dans la réalité, ces motivations pouvaient constituer inconsciemment un tout syncrétique. Mais les auteurs qui ont donné les premiers témoignages sur la guerre populaire agissaient tout à fait consciemment et de toute la panoplie des motivations possibles, en choisissaient certaines, et pas d'autres (p. 10).

Peu importe la valeur documentaire ou artistique, la véracité des écrits : l'idéologie nationale se forme, comme l'a montré Benedict Anderson, à laquelle il est fait référence², sur des mythes, des représentations imaginaires, que la sémantique historique avec laquelle opèrent les auteurs, permet de mettre au jour. Dans la construction d'une idéologie nationale, le mythe est plus important que la réalité.

L'ouvrage comprend cinq parties, correspondant aux principales sources étudiées pour la recherche des origines de l'expression *otečestvennaja vojna* et plus largement de l'emploi du mot *otečestvo* et de sa transformation en concept (le terme de *concept* n'est pas défini, mais il est à entendre comme représentation générale portant une charge idéologique et symbolique) : *Otečestvo* dans la poésie d'auteur et la poésie populaire ; dans les manifestes officiels et les historiettes (*anekdoty*) ; dans les mémoires écrits par des nobles ou des gens du peuple ; dans les beaux-arts ; dans les romans et pièces historiques. Une sixième partie étudie les emplois de *vrag* (ennemi), les différents syntagmes qu'il forme (notamment *vrag otečestva*) et les représentations qui lui sont attachées. La deuxième moitié de l'ouvrage est constituée d'annexes qui reproduisent quelques-uns des textes-sources utilisés par les auteurs, et qui n'avaient jamais été réédités : *Sobranie stixotvorenij, odnosjaščixsja k nezabvennomu 1812 godu* (Recueil de poésies se rapportant à l'inoubliable année 1812, Moscou, 1814, 2 parties, 300 pages), *Russkie anekdoty voennye, graždanskie i istoričeskie* de S. N. Glinka (*Historiettes militaires russes, bourgeoises et militaires*, 1820), et la description par A. S. Chichkov des médailles commémoratives des événements militaires marquants de 1812, 1813, 1814, gravées par F. P. Tolstoï et représentant les protagonistes de la guerre vêtus de costumes

2. Son ouvrage *Imagined Communities*, (1983) a été traduit en russe en 2001 sous le titre *Voobražaemye soobščestva* (cité p. 22). En français : Benedict Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. de Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 2002, 212 p.

romains³. Trois cahiers d'illustrations (tableaux, caricatures, médailles) complètent le livre.

Otečestvo n'a pas eu d'emblée le sens de patrie qu'il a aujourd'hui. Encore chez Dahl, le sens de paternité (*bytnost' ocom*) vient en premier, puis celui de pays natal (*rodina*) et enfin celui de patrie. La devise de la médaille frappée en 1807 pour les soldats de l'armée de volontaires (*Zemskoe vojsko*) ayant courageusement, mais vainement combattu les armées de Napoléon avant la paix de Tilsit, – « *Za veru i otečestvo* » –, est glosée par les auteurs comme signifiant, dans un contexte de civilisation patriarcale, « Pour la foi et le patrimoine » (*nasledie otcov, votčina*, p. 20). Le titre du journal de N. I. Gretch, *Syn otečestva* (*Le fils de la patrie*), fondé en 1812, renvoie déjà à la Russie. Dans le recueil poétique de 1814 mentionné ci-dessus, où *otečestvo* (et *otčestvo, sootčestvennik*) se rencontre 133 fois, le mot prend une majuscule quand il désigne la Russie, mais ce n'est pas le cas le plus fréquent.

L'identification de *rodina* à *otečestvo*, qui apparaît également en 1812, sera réanimée sous la forme de la Mère-Patrie (*Rodina-mat'*) lors de la Seconde Guerre mondiale, appelée presque d'emblée *Velikaja Otečestvennaja Vojna* (VOV), *Grande guerre patriotique/nationale*, où le principe paternel est représenté par Staline (« *Za roдинu, za Stalina!* » : « pour la patrie, pour Staline », p. 32). *Otečestvo, otčizna* et *rodina* sont par contre absents des chansons historiques de 1812 (d'origine cosaque pour la plupart) : non qu'elles soient moins patriotiques, mais parce que ces abstractions sont remplacées par *Moscou* (*matuška-Moskva*), qui reste pour le peuple la capitale et la mère des villes, et par la Russie (*mat'-Rossija*) : « Les textes d'auteurs entendent la Russie multiethnique comme État russe ; les chansons historiques l'entendent comme nation russe » (en identifiant la nation russe à la cosaquerie, p. 51).

Les textes officiels, et notamment les manifestes impériaux sont aussi une source importante pour la constitution du concept de patrie. Destinés à former l'opinion publique, ils en sont également le reflet. Les manifestes de 1812 sont dus à la plume de A. S. Chichkov, qui fut nommé secrétaire d'État à la place de Speranski pour des raisons politiques, mais aussi parce qu'Alexandre I^{er} avait apprécié le style et les idées de ses *Considérations sur l'amour pour la patrie* (*Rassuždenie o ljubvi k otečestvu*, 1811). Il le préféra aussi à Karamzine qui avait écrit, en 1802, un article intitulé « Sur l'amour

3. Il existe une édition française : *Bas-reliefs gravés au trait en mémoire des événements de la guerre de 1812, 1813 et 1814 inventés et exécutés par le comte Théodore Tolstoy*, SPb., Impr. Charles Kray, 1818, 41 f., in-4 [BULAC].

de la patrie et la fierté nationale » (« O ljubvi k otečestvu i narodnoj gordosti » (p. 180). Le manifeste du 6 juillet 1812 (cité intégralement p. 62-63), qui fait appel à la mobilisation du peuple et de la noblesse contre les « lions et les tigres », en rappelant l'exemple de Minine et Pojarski⁴, est opposé aux affiches du gouverneur de Moscou, F. V. Rostoptchine, dont L. Tolstoï raillera l'emphase patriotique (p. 210). S. N. Glinka, avec ses historiettes historiques (1820), et d'autres auteurs, se veulent les porte-paroles et les idéologues du peuple. Le titre même de leurs recueils est tout un programme : ainsi le recueil de S. Ouchakov (1814) est-il intitulé *Historiettes de la guerre mémorable des Russes contre les Français, ou L'esprit de fermeté, de vaillance, de courage, de piété, d'endurance et d'amour pour la foi, le souverain et la Patrie des véritables habitants de la Russie — et de pusillanimité, de furie et d'impiété des perfides Français [...]* (*Anekdoty dostopamjatnoj vojny rossijan s francuzami, ili Dux tverdosti, xrabrosti, mužestva, blagočestija, terpenija i ljubvi k vere, gosudarju i Otečestvu istinnyx rossijan — i malodušija, bujstva i bezbožija verolomnyx francuzov [...]*)⁵ (p. 84). Nous avons déjà là l'image de l'ennemi (« Français » étant un terme générique qui englobe toutes les douze nationalités des armées napoléoniennes) étudiée dans le chapitre III sur les mémoires de contemporains, dans les caricatures et les anecdotes politiques (chap. IV) et plus spécialement dans le dernier chapitre, image dans laquelle l'impiété et le sacrilège occupent une place prépondérante (la victoire des Russes sur « Napoléon l'Antéchrist » étant par ailleurs attribuée avant tout à Dieu, – au « Dieu russe », p. 92). Dans les mémoires des nobles, la notion de *otečestvo* inclut celles de protection divine, de vie « juste » (bien, justice et entraide) et de témérité (*udal'stvo*, lié aux partisans, p. 116).

C'est dans ce contexte qu'est apparue l'expression *otečestvennaja vojna* : « La guerre de 1812 a reçu l'appellation de nationale (*otečestvennaja*), parce qu'elle a correspondu au processus de forma-

4. Plusieurs poésies et pièces de 1807 furent consacrées aux héros de 1612. Dans la tragédie de M. V. Krjukovskij, *Požarskij* (1807), qui connut un grand succès, le mot *otečestvo* se rencontre en moyenne deux fois par page, et se trouve dans une triade pré-ouvarovienne : le tsar, la patrie et la foi, qui sera très répandue en 1812 (p. 186, 206). C'est en 1832 que S. Ouvarov proposa sa formule (en français) au tsar : « Orthodoxie, autocratie, nationalité » (voir A. Zorin, « Ideologija "pravoslavija-samoderžavija-narodnosti": opyt rekonstrukcii » [L'idéologie de l'orthodoxie-autocratie-nationalité] : essai de reconstruction], *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, 1997, 26, p. 71-104).

5. Voir un titre semblable p. 101, note 42, et un titre encore plus développé p. 85.

tion en Russie de représentations de l'État et de la nation comme communautés imaginées⁶ » (p. 188). Mais qui a le premier utilisé l'expression ? Ce ne sont pas les représentants de l'État, mais l'historien D. I. Akhcharoumov (1785-1837), dans sa *Description historique de la guerre de 1812 (Istoričeskoe opisanie vojny 1812-ogo goda, août 1813)*, pour définir une guerre qui a lieu sur le territoire de la patrie (et non en terres étrangères), afin de la libérer d'une invasion (p. 197). En 1815, N. I. Gretch, et F. N. Glinka dans ses *Lettres d'un officier russe (1815-1816)*, emploient déjà couramment l'expression, et c'est F. N. Glinka qui la popularisa le plus, tandis que chez son frère S. N. Glinka, les sèmes de peuple et de territoire étatique se fondent dans le mot *otečestvo* (p. 201). Et ce n'est pas Alexandre I^{er}, qui n'aimait pas évoquer la guerre de 1812 (p. 191), mais Nicolas I^{er} qui, dans les années 1830, codifiera et canonisera le concept de *guerre patriotique*, en l'illustrant par différents monuments (colonne Alexandre à Saint-Petersbourg, statues de Koutouzov et de Barclay de Tolly devant Notre-Dame de Kazan, projet de cathédrale du Christ-Sauveur, commémorations de la bataille de Borodino, etc., p. 205) : une narration historique (*istoričeskij narrativ*, p. 245), qui s'apparente aux procédés de *storytelling* (communication narrative) se met en place et contribue à construire une identité nationale, qui reste jusqu'à aujourd'hui l'enjeu de tous les discours politiques et idéologiques.

Ce riche ouvrage, qui tout en s'appuyant sur les mythes, en détruit un certain nombre et montre l'importance des mots dans la construction de concepts tels celui de *otečestvo*, qui n'apparaissent pas *ex nihilo*, mais émergent d'un ensemble d'écrits et de représentations qui en constituent le terreau. C'est ce terreau, plus ou moins oublié par la suite, que les auteurs ont exhumé et analysé avec un rare souci d'objectivité. Grâce en particulier à l'outil de la sémantique historique ; l'histoire des idées, trop souvent coupée du contexte de ses conditions d'émergence et de ses supports (écrits ou autres), progresse ici de manière significative.

Michel Niqueux
 Université de Caen Basse-Normandie,
 Équipe ERLIS EA 4254

6. Expression de B. Anderson.

Luca Ratti, *Russia 1812. Maloïaroslavets, la battaglia degli Italiani*, Milan, ABEditore, 2011, 247 p. – ISBN 9788865510704

Peu d'historiens italiens se sont intéressés à la valorisation et à la reconstitution scientifique des batailles vécues par les protagonistes de la campagne de Russie de 1812 ; en revanche, quelques études importantes ont été publiées par des « non-spécialistes » de la recherche historique universitaire, comme l'avocat Luca Ratti, auteur d'une reconstitution historique très précise de la participation italienne à la bataille de Maloïaroslavets (le 24 octobre 1812). Alors que l'histoire militaire est trop souvent reléguée parmi les thèmes n'intéressant qu'un nombre restreint de passionnés ou de « nostalgiques », Luca Ratti a senti l'exigence de « raviver, dans la limite de ses possibilités, le souvenir de ces hommes, et en particulier des Italiens, qui avec un courage désespéré et un grand esprit de sacrifice, se sont battus lors de cette mémorable journée » (p. 193). Son étude précieuse et très détaillée sur la bataille de Maloïaroslavets, qui croise les sources disponibles, cherchant à retrouver « la vérité historique », présente un véritable modèle d'enquête reconstructive, et invite les « historiens de profession » à ne pas négliger les besoins d'histoire factuelle, en particulier lorsque les épisodes historiques qui nous ont été transmis sont tributaires d'une lecture conditionnée par différents motifs publics et personnels. L'essai présente en outre de nombreuses cartes et illustrations, ainsi qu'une dizaine de planches représentant les uniformes des différents corps d'armée en présence, qui viennent compléter le récit d'un des moments décisifs de la campagne de Russie de 1812.

Avant l'ouvrage de Luca Ratti, aucune publication n'avait jamais traité de façon spécifique et approfondie de la bataille de Maloïaroslavets, où près de 70 000 hommes furent employés directement dans les

combats et qui fit plus de 10 000 morts, blessés et disparus. L'auteur décrit donc, sur le plan stratégique, les moments qui suivent immédiatement le départ de l'armée napoléonienne de Moscou et analyse, sur le plan tactique, les différentes phases du combat. Napoléon avait décidé de faire marcher son armée vers la ville de Kalouga, et il envoya en avant garde son beau-fils, Eugène de Beauharnais, pour dégager la voie des forces russes. Le 24 octobre, lorsque ses troupes approchèrent Maloïaroslavets, à 110 km au sud-ouest de Moscou, déterminées à prendre le contrôle d'un pont principal sur la rivière Lucha, elles rencontrèrent une force de 20 000 hommes sous les ordres du général russe Dokhtourov, qui venait d'occuper la ville. Eugène lança immédiatement une série d'assauts pour capturer le pont et établir un point d'appui sur la berge opposée. Le combat fut intense et la travée changea de mains au moins sept fois avant qu'Eugène ne fasse intervenir ses dernières réserves et repousse les hommes de Dokhtourov hors de leurs positions.

Les témoignages utilisés par Luca Ratti permettent non seulement de préciser le déroulement exact des affrontements, mais aussi de donner toute la mesure de cette grande bataille à laquelle participèrent des milliers d'Italiens (environ 15 000), unis sous le même drapeau. Or la contribution des Italiens à la victoire passa à l'époque quasiment sous silence, puisque les sujets du Royaume d'Italie, unifié sous la couronne de Napoléon Bonaparte et gouverné par le vice-roi Eugène, devaient servir la France comme tous les autres citoyens et non pas être célébrés « par nationalité ».

Tous les témoignages exploités par l'auteur concordent néanmoins pour montrer que le rapport des citoyens italiens vis-à-vis de Napoléon n'était pas de soumission : ils se battirent souvent avec enthousiasme, ce qui leur valut de nombreuses distinctions, et ne tarissaient pas d'éloges pour l'Empereur. Même si la recherche de Luca Ratti revêt un caractère explicitement historique, technique et militaire, on comprend par les messages qu'il transmet que sa signification est bien plus ample : il réussit à rendre compte de « l'esprit de la guerre » et en particulier de la fascination exercée par la figure de Napoléon sur les soldats italiens, qui combattirent avec courage, car leur foi était placée avant tout en leur armée et leur chef. Par le biais du compte rendu du déroulement de la bataille, le livre de Luca Ratti nous donne à voir aussi les émotions des soldats et nous permet ainsi de mesurer l'impact de la campagne de Russie sur la culture familiale et publique italienne.

Laura Fournier-Finocchiaro
Université Paris 8

Virgilio Ilari, Maurizio Lo Re, Tatiana Polo & Piero Crociani, Маркус Пауллуччи. Filippo Paulucci delle Roncole (1779-1849), Rome, Società Italiana di Storia Militare, 2013, 430 p. – ISBN 978-88-908510-2-5

Très connu à son époque, cité par Clausewitz dans son essai sur *La campagne de 1812 en Russie* et par Tolstoï comme « le général aide de camp Paulucci, émigré sarde, [...] hardi et énergique en paroles » (*Guerre et paix*, III, 9), Filippo Paulucci fait partie des nombreux personnages qui, négligés par l'historiographie contemporaine, deviennent soudainement « actuels » à l'aube d'une nouvelle époque, lorsque les perspectives changent et produisent une nouvelle historiographie.

Le marquis Filippo Paulucci delle Roncole, originaire de Modène en Émilie-Romagne, fait partie des cinq généraux italiens dont le portrait est accroché dans la galerie des héros de 1812 au musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg. Sous-lieutenant de la Garde piémontaise dans la Guerre des Alpes (1794-1796) puis capitaine de la République cisalpine, il passa au service de l'Autriche en 1800 et enfin au service de la Russie en 1807. Colonel dans la Guerre de Finlande (1808-1809), gouverneur de la Géorgie (1810-1811), aide de camp du tsar, il fut impliqué dans la crise du haut-commandement russe et fut chargé de négocier la défection du corps prussien qui empêcha Napoléon d'arrêter l'Armée russe. Gouverneur des provinces baltes entre 1812 et 1829, il réalisa les conditions de la libération des serfs et fut même chargé de surveiller Pouchkine. Il revint à Turin comme généralissime de l'Armée sarde en 1830 puis fut nommé gouverneur de Gênes entre 1831 et 1837.

Si la période russe de Paulucci est bien connue, car depuis près de trente ans des dizaines de livres d'histoire sociale, politique et religieuse se sont penchés plus ou moins amplement sur le célèbre « marquis italien gouverneur de Riga » (voir le récent volume de Maurizio Lo Re, *Filippo Paulucci. L'italiano che governò a Riga*, Li-vourne, Books & Company, 2006), le travail de Virgilio Ilari comble plusieurs lacunes : en premier lieu celle sur le contexte italien et familial de sa vie, et en second lieu celle sur « l'enchevêtrement entre les différents fils publics et privés qui composent la vie de Paulucci » (p. 13)

La grande qualité de l'ouvrage est d'avoir mis en lumière de nombreux aspects de la vie du personnage qui seraient restés incompréhensibles sans une étude approfondie : en particulier, comment un jeune officier de l'armée piémontaise, désormais privé de l'appui de sa famille, persécutée par la violence de l'invasion française, passa-t-il au service de la Russie ? Comment ensuite un jeune lieutenant-colonel de l'Armée russe put-il monter aux plus hauts grades jusqu'à jouir des faveurs de l'empereur ? Quel fut son rôle dans la lutte finale qui entraîna la chute définitive de Napoléon ? Pourquoi fut-il nommé gouverneur de Riga, un des rôles les plus importants dans la hiérarchie de l'Empire russe ? Pourquoi abandonna-t-il son rôle après la mort d'Alexandre I^{er} ?

Les auteurs se penchent également sur l'histoire de ses descendants en Russie et en Italie ; enfin la biographie est complétée par une étude sur Paulucci comme personnage littéraire et cinématographique, ainsi que par un chapitre annexe sur les officiers sardes au service de la Russie (1799-1816).

Au-delà de la chronique des événements, le livre de Virgilio Ilari permet de mettre en lumière la personnalité d'un homme qui fut l'archétype de personnages nouveaux, comme von Stein ou von Clausewitz en Prusse, Wellington en Grande-Bretagne et d'autres, qui surent saisir toutes les idées utiles nées dans le monde nouveau créé par la Révolution française et dépasser la crise de l'Ancien Régime, en s'opposant toutefois aux excès révolutionnaires. Filippo Paulucci fait partie de cette catégorie de personnages qui mirent en place l'équilibre européen du XIX^e siècle, qui résista jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale.

C'est dans ce cadre que l'on peut comprendre les initiatives de Paulucci en tant que gouverneur des provinces baltes : son œuvre de renouveau urbain à Riga, son action contre le servage, sa position vis-à-vis de la dissidence russe et son abandon de la charge de gouverneur face aux positions néo-absolutistes de Nicolas I^{er}. C'est

également dans ce cadre que l'on comprend son rôle dans la politique internationale, qu'il affirme dès son arrivée à Riga, annulant les résistances françaises dans le nord de l'Europe et révélant au fur et à mesure ses qualités de médiateur.

Le livre de Virgilio Ilari saisit parfaitement le caractère du marquis Paulucci, mais aussi du contexte qui l'a engendré et qui l'a modelé : une époque complexe où il n'était plus possible de s'appuyer sur les traditions familiales, une époque qui finalement a de nombreux points communs avec celle où nous vivons, marquée par le déclin des États-nations européens, où les hiérarchies de fait et les traditions des familles protagonistes d'un passé récent sont remises en question.

Enfin, cet ouvrage est également un parfait exemple du renouveau historiographique actuel des études italiennes autour de la campagne de Russie de 1812 : alors que le souvenir des officiers piémontais au service de la Russie était tombé complètement dans l'oubli, on voit aujourd'hui se développer de nouvelles études sur les Italiens qui combattirent contre Napoléon, sous les drapeaux tsaristes. Cette nouvelle historiographie saura-t-elle nuancer l'interprétation dominante de la campagne de Russie de 1812 comme terrible défaite napoléonienne et premier carnage moderne, et permettre aux Occidentaux de prendre pleinement la mesure de la première guerre patriotique russe ? La publication de nouveaux témoignages inédits ainsi que les recherches sur les officiers occidentaux au service de la Russie permettent déjà de penser que le renouveau des thèmes, des approches et des interprétations de la guerre de 1812 est promis à un brillant avenir.

Laura Fournier-Finocchiaro
Université Paris 8